

1

*Son regard du retour éternel des barreaux
s'est tellement lassé qu'il ne saisit plus rien.
Il ne lui semble voir que barreaux par milliers
et derrière mille barreaux, plus de monde.*

RAINER MARIA RILKE, « LA PANTHÈRE »
(TRADUCTION DE CLAUDE VIGÉE)

Amsterdam, février 1941

Une neige mordante et incessante tombait en rideaux de glace sur les rues ravagées par la guerre de la Hollande occupée, formant de gros tas de neige fondue grisâtres, asphyxiant une ville déjà privée de son humanité. Les monticules gris acier étaient criblés de vilaines éclaboussures, combinaison d'une semaine de températures glaciales, de rues sales et de pierres projetées par des conducteurs malchanceux. Une neige grise dans des rues grises écrasées par un ciel bilieux aux teintes tout autant déprimantes. Pour les Hollandais, ce temps sinistre était le triste miroir du monde.

Dans une rue résidentielle sombre, l'écho caverneux de bottes à semelle cloutée se mit à résonner, bruit désormais familier d'une colonne nazie en pleine ronde. Alors que les pieds frappaient la chaussée, la cadence adoptait un rythme toujours plus menaçant, chaque martèlement étirant sa toile de terreur, comme une boîte en étain remplie de clous qu'on

secouerait frénétiquement. Durant ces neuf mois d'occupation, le Troisième Reich avait déjà démontré qu'il était une bête dangereuse à laquelle il valait mieux ne pas se frotter, un chacal assoiffé de sang, aux aguets, prêt à massacrer tout ce qui se tiendrait entre lui et l'avancée du *Führer*.

Amsterdam, ville autrefois animée et insouciant, cité au somptueux éclat, la petite protégée des Pays-Bas, avait nourri de grands espoirs quant à sa victoire sur les envahisseurs, mais comme le reste de la Hollande, la ville était tombée sous la *Blitzkrieg* en à peine quatre jours. Son cœur avait été violemment mis à nu, et il demeurerait meurtri à vie. Son optimisme jusqu'ici sans faille était aujourd'hui, à l'image des tas de neige qui jonchaient les rues, terni à tout jamais, criblé de trous et asphyxié par les forces obscures d'un mal tout de gris, lui aussi.

Alors que le bruit se faisait assourdissant dans la rue tranquille, derrière les portes verrouillées et les volets barrés, les visages se figeaient de terreur, les yeux se fermaient pour prier en silence. Des âmes glacées espérant que leur unique acte de défi – des rideaux volontairement tirés – signalerait leur cri uni de résistance, ce qui leur permettait de se rattacher aux dernières bribes de leur civilité. Les bruits de pas finirent par s'estomper, mais la peur perdura bien plus longtemps que les échos. Ce ne fut que lorsque le silence se fit total qu'ils s'autorisèrent le luxe de respirer et de se focaliser de nouveau sur leur survie. Remerciant une fois de plus Dieu – pas cette rue, pas ce jour.

De l'autre côté de la ville, le cliquetis d'une horloge collait à la cadence des bottes qui martelaient l'asphalte. Le professeur Josef Held scrutait son cadre blanc et ses aiguilles noires et pointues, inconscient du rythme dangereux avec lequel elle marquait le temps. Fixée tout en haut d'un mur, l'horloge dominait une grande salle de classe remplie de rangées d'étudiants. Un plafond haut soutenu

par des corniches moulurées en calcaire cédait la place, sur un côté, à des étagères de livres poussiéreux mais ordonnés, et de l'autre, à une élégante succession de fenêtres.

Le professeur Held travaillait en silence, corrigeant les devoirs de ses élèves sur son bureau. Du haut de ses quarante-sept ans, c'était un homme qui semblait embarrassé par son propre corps, un homme mal dans sa peau qui ne levait que rarement les yeux. Lorsqu'il dérogeait à la règle, l'ombre de son charme d'antan se devinait encore. Celui-ci transparaissait dans ses yeux d'un bleu parfait et sa chevelure de jais qui commençait tout juste à grisonner au niveau des tempes. Et même s'il avait passé sa vie voûté par-dessus ce bureau, son corps était parvenu à conserver un semblant de tonus qu'on aurait plus volontiers alloué à un athlète à la retraite qu'à un professeur de mathématiques sans prétention.

Dans la salle de classe, la troupe de soldats allemands paraissait bien loin, alors que ses élèves travaillaient assidûment, leurs chemises roulées jusqu'aux coudes et leurs têtes penchées au-dessus d'épaisses tables de chêne. En dehors du cliquetis de l'horloge, le silence était total, à l'exception d'une toux discrète, de temps à autre, ou du bruit du crayon grattant frénétiquement le papier. La pièce semblait hors du temps, et les heures infinies. Quand les aiguilles de l'horloge marquèrent enfin midi, un soleil chétif avait péniblement percé le ciel gris ardoise pour venir effleurer les hautes fenêtres.

En passant au devoir suivant, Held se figea sur sa chaise. Sur la feuille devant lui, il n'y avait ni mathématiques ni réponses aux problèmes numérotés. À la place, la page affichait un poème, *La Panthère*, écrit par Rilke, le poète préféré de sa défunte femme. Il secoua la tête avec un soupir exaspéré ; il n'avait pas envie de penser à Sarah aujourd'hui. Il retira ses lunettes à monture argentée, accessoire idéal pour

un homme qui désirait se protéger du monde extérieur. Il les posa délicatement sur le bureau et se frotta les yeux avant de les renfiler, une branche de fil de fer après l'autre. Puis il regarda l'horloge et s'éclaircit la voix.

—Vous pouvez y aller. Monsieur Blum, j'aimerais vous parler une petite minute.

Les étudiants quittèrent la salle sans un bruit, fuyant le silence suffocant des lieux. Une jeune femme, Elke Dirksen, ses beaux yeux pleins d'inquiétude, s'attarda à la porte tout en regardant Michael Blum gagner l'estrade à grandes enjambées. Plutôt beau garçon, Michael semblait être ce que la jeunesse pouvait offrir de mieux. Vingt-deux ans, plein d'énergie, et doté d'un charisme débordant. Avec un regard pétillant de malice, Michael adressa un clin d'œil à Elke, dans le couloir.

Le professeur Held attendit que la salle se vide en rassemblant ses papiers en une pile bien ordonnée. Quand la porte se ferma enfin sur la pièce silencieuse, il posa le devoir de Michael sur le haut de la pile. Il s'adressa alors directement à lui, sans lever les yeux.

—Vous êtes bien conscient, monsieur Blum, de suivre un cours de mathématiques avancées ?

Michael éclata de rire. Mais après toutes ces années d'enseignement, Held n'était plus affecté par ce genre d'insolence.

—Ce n'est pas la première fois que nous avons cette discussion, tous les deux. Vous avez une fois de plus écrit sur votre devoir plutôt que de résoudre les formules, comme demandé.

—Quoi ? regimba Michael. Vous n'aimez pas Rilke ?

—Cela n'a rien à voir, poursuivit le professeur Held. La poésie a sa place dans les livres, pas dans les devoirs de mathématiques.

Michael hoqueta brièvement, puis lorsqu'il reprit la parole, ce fut avec une amertume qu'il avait, malgré ses efforts, du mal à contenir.

—Ce n'est plus si facile pour moi d'acheter... de simples livres. Vous savez qui c'est, au moins ?

Pour la première fois, l'aîné des deux hommes leva la tête.

—Je vous demande pardon ?

Michael s'anima, débordant soudain d'enthousiasme.

—Rainer Maria Rilke, le poète ? Il est considéré comme l'un des plus romantiques...

Le professeur Held l'interrompit en dressant une main. Le jeune homme afficha une expression frustrée.

—Bon, de toute façon, cela n'a aucune importance, parce que c'est mon dernier jour ici.

Le professeur baissa les yeux et tira une nouvelle pile de devoirs vers lui. Dans un même geste, il poussa la copie de Michael à travers son bureau parfaitement ordonné.

—Merci de terminer ce devoir.

Michael secoua la tête.

—C'est. Mon. Dernier. Jour ! Hors de question que j'attende sagement ici qu'ils viennent me chercher. Et ils ne me forceront certainement pas à intégrer l'*Arbeitseinsatz* !

Held leva brièvement les yeux. Énormément de jeunes hommes se retrouvaient obligés de travailler dans les usines allemandes ; résister pouvait s'avérer dangereux. Il aurait eu envie de le lui dire, mais il préféra se retirer derrière la sécurité de son mur.

—Il va tout de même falloir terminer ce devoir.

Michael récupéra la feuille d'une main furieuse. Quand il se pencha en avant, un prospectus tomba de sa sacoche sur le bureau. Le coin avait été déchiré – sûrement par Michael, dans un accès de rage. Il y était noté l'ordre donné à tous les Juifs de se faire recenser. Les deux hommes fixèrent le papier avant de se figer. Les cliquetis de l'horloge et les bruits étouffés du couloir comblaient l'espace assourdissant qui les séparait. Held comprit soudain que Michael était juif, et il n'avait plus ni force ni mots face à cette révéla-

tion. Il aurait voulu reprendre sa sévérité, mais avant qu'il ne puisse dire quoi que ce soit, Michael roula lentement le devoir de mathématiques en boule, d'un air provocateur, puis le laissa tomber sur le bureau du professeur.

—Vous pensez sincèrement que c'est important, tout ça ? Avoir le courage de se battre et d'aimer : voilà tout ce qui compte, à l'heure actuelle. Et vous ne trouverez rien de tout cela dans vos formules.

Repoussant lentement ses lunettes sur son nez, le professeur Held fixa la boule de papier froissé.

Elke ouvrit alors la porte.

—Michael ! Viens, vite !

Un bruit de pas cadencé résonnait dans le couloir, en direction de la salle de classe. Michael gagna vivement la porte.

Held ouvrit le tiroir de son bureau et en sortit un livre. Il s'agissait d'un vieil exemplaire usé des *Nouveaux poèmes* de Rilke.

—Avant de partir, monsieur Blum... fit-il en rappelant son jeune étudiant.

Michael se tourna vers lui, et Held poussa le livre sur son bureau. Michael approcha malgré lui, piqué par la curiosité. En voyant le titre, il ouvrit respectueusement l'ouvrage. Held le regarda lire la dédicace, sur la première page, écrite de la main de son père.

Pour Josef. Parfois, l'amour le plus brave est murmuré dans les moments les plus calmes.

Des paroles dénuées de sens qui dataient d'un autre temps, songea Held. Il retourna à sa pile de devoirs et marmonna : « Gardez-le » avec un geste méprisant de la main.

Michael plaqua le livre contre lui.

—Vraiment ? Merci ! Merci beaucoup.

Mal à l'aise face à cette soudaine effusion, Held poussa ses lunettes plus haut encore sur son nez et se contenta d'un

hochement de tête tout en faisant mine de farfouiller dans ses papiers.

Michael s'éloigna vers la porte, puis il se tourna à nouveau vers lui.

—Je pense que je ne risque plus rien, si je vous avoue maintenant que je déteste les mathématiques.

Held ricana avant de marmonner, plus pour lui-même que pour Michael :

—J'avais cru deviner.

Quand Michael gagna la porte, Elke le prit par le bras et l'attira dans le couloir.

Held avisa l'espace vide où le livre avait passé tant d'années, sans être une seule fois ouvert. Il prit une longue inspiration et referma le tiroir. Il s'apprêtait à reprendre ses corrections quand quelque chose attira son attention, sur le bureau. Il récupéra avec précaution le prospectus que Michael avait laissé tomber.

La porte de la classe s'ouvrit alors.

—Monsieur Blum, vous avez oublié... commença Held, mais en lieu et place de Michael, il fut surpris de trouver Hannah Pender.

La nouvelle secrétaire de l'université, une femme ravissante aux pommettes saillantes et aux doux yeux bleus, ne quittait que très rarement sa réception. Il nota qu'elle portait aujourd'hui une jupe évasée bleu marine qui lui gainait la taille et mettait en valeur ses jambes galbées, ainsi qu'un chemisier ivoire au col de dentelle. Elle entra dans la salle de classe tout en échangeant dans un allemand parfait avec un officier nazi au regard torve.

L'homme était accompagné d'un petit groupe de soldats, qui restèrent au garde-à-vous dans le couloir, leurs uniformes grisâtres et rigides formant un contraste saisissant avec les élégantes et hautes fenêtres et le joli couloir aux murs lambrissés.

—Voici le professeur Held, annonça Hannah. Il est en charge du cours de mathématiques avancées. (Elle approcha de son bureau.) Bonjour, professeur. Nous passons simplement voir vos étudiants.

—Mes étudiants ? rétorqua Held, perplexe. Ma classe est vide.

Sous son bureau, il serrait le papier de recensement. Il n'avait pas besoin qu'on lui demande ce qu'il faisait avec, ni pourquoi il avait été déchiré.

Hannah esquissa un sourire nerveux avant de hocher la tête.

Le major arpenta la pièce d'un air déterminé, en scrutant chaque détail. Il s'immobilisa devant les grandes fenêtres arquées et dressa la tête, visiblement captivé par une araignée en train de tisser sa toile dans l'angle, à l'extérieur. Alors que l'insecte s'affairait sans relâche, une douce brise s'engouffra dans son ouvrage et le fit tanguer comme un hamac en pleine mer. Dans la classe, le seul bruit audible – celui de l'horloge – créait sa propre tension à chaque cliquetis. Held sentit la sueur commencer à perler sur son nez, juste sous la monture de ses lunettes, et il s'empressa de l'essuyer avec sa main libre. Le major se tourna alors lentement vers lui.

—Professeur Held ? Voilà un nom intéressant.

Le professeur donna un léger coup de menton.

Le soldat approcha du bureau tout en parlant en allemand.

—Il me semble que ce mot veut dire la même chose en néerlandais qu'en allemand. « Héros », n'est-ce pas ? J'espère que vous n'avez pas l'intention d'en être un.

Held fit remonter méthodiquement ses lunettes sur son nez et redressa les yeux vers l'officier avant de lui répondre en néerlandais.

—J'ai bien peur que si.

Une expression curieuse traversa les traits du soldat, accompagnée d'un sourire forcé. Il fronça alors les sourcils, comme pour évaluer le professeur.

Held poursuivit avec l'aisance de repartie qu'il s'était forgé au fil des années.

—J'enseigne à des étudiants en littérature qui préféreraient de loin apprendre les classiques plutôt que comprendre l'algèbre.

Le soldat, comprenant que le professeur plaisantait, éclata d'un rire sonore et forcé, un rire de façade destiné à lui faire reprendre le contrôle de la situation. Un instant plus tard, il avait à nouveau l'air grave et scruta un long moment le bureau de Held, sans cesser de hocher lentement la tête.

Le professeur remua sur son siège et jeta un coup d'œil à l'horloge.

—Vous avez besoin d'autre chose ? Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, madame Pender, j'aimerais me préparer. Ma prochaine classe ne devrait pas tarder.

L'ignorant superbement, le major retourna à la fenêtre pour contempler une nouvelle fois la vue verglacée. À travers les faibles rais de lumière, des colonnes de neige fondue se remettaient à tomber. Mme Pender adressa un sourire gêné au professeur Held. Dans l'attente, l'atmosphère semblait se faire de plus en plus suffocante. Enfin, le capitaine revint vers eux.

—L'enseignement est une digne profession. Tant que vous vous contentez d'être un héros de l'algèbre, tout se passera bien pour vous.

Puis sur un coup de menton sec, le major quitta la salle à grands pas. Mme Pender suivit. Held attendit que les bruits de pas s'estompent avant de laisser échapper un soupir haché. Il froissa alors le papier de recensement et le jeta dans sa poubelle.

Il se leva et s'étira avant de gagner l'armoire du fond de la classe. Là, il sortit une petite clé de la poche de poitrine de son gilet et l'ouvrit. L'armoire était entièrement vide, à l'exception d'un poste de radio dont l'acajou brillait d'une épaisse couche de vernis. Held tourna le gros cadran. L'affichage se mit à luire dans l'armoire, et le poste s'anima dans un crépitement. Un air classique entraînant envahit alors l'espace aride, en chassant l'atmosphère suffocante. Après s'être rassis derrière son bureau, Held retira ses lunettes, ferma les yeux et prit une longue et profonde inspiration.

À la fin de la journée, il ajouta une nouvelle équation au tableau noir pour son prochain cours, serra une écharpe en laine autour de son cou et enfila son manteau. Son chapeau et sa sacoche en main, il quitta enfin sa salle de classe. Longeant le couloir en silence, les yeux baissés, il dégageait un air délibérément distant. Résultat : personne ne lui parlait, ni même ne faisait attention à lui. Il aurait aussi bien pu être invisible. En gagnant la réception de l'université, il vit Hannah Pender en train d'expliquer ses tâches à une jeune femme.

—Oh, et voilà le professeur Held, dit-elle en se tournant vers lui. Bonsoir, professeur. Vous voulez votre courrier ?

Held opina du chef.

Hannah pivota vers sa protégée pour lui signaler dans quel casier le récupérer. Tandis qu'elle s'affairait derrière son bureau, Held fit mine d'être concentré sur le livre de mathématiques qu'il tenait à la main, mais il ne put résister à la tentation de l'observer du coin de l'œil. Elle était très attirante, songea-t-il, plus attirante que celle qu'elle remplaçait, fraîchement partie en retraite. Held se souvenait d'une femme trapue aux cheveux rêches, avec une expression mécontente constamment vissée au visage et les prémices

d'une moustache. Cette nouvelle secrétaire, cette Hannah Pender, était tout à fait différente.

—Je suis vraiment navrée pour l'intrusion de tout à l'heure, professeur, reprit-elle en pivotant vers lui, et il s'empressa de baisser les yeux sur ses mains. Nous avons tellement de choses à faire, et il faut en plus que nous répondions aux exigences de l'armée allemande. Comme si je n'étais pas assez occupée... Et voilà que je dois désormais former cette jeune fille, Isabelle, la seule recrue qu'ils aient pu me trouver, et comme vous le savez, je ne suis moi-même ici que depuis quelques semaines...

Alors qu'elle poursuivait son monologue, Held l'observait, faisant de son mieux pour ne pas attirer l'attention sur le fait qu'il étudiait la forme de son visage et ses boucles brunes soyeuses.

Isabelle, une jeune fille effacée aux cheveux bruns et fins retenus par une barrette, réapparut aux côtés d'Hannah et lui tendit une liasse d'enveloppes, qu'Hannah confia ensuite à Held. Elle continua à parler du temps, de sa charge de travail et de la baisse des effectifs tandis qu'il parcourait son courrier en silence. Quand elle se pencha pour attendre ses instructions, il saisit au passage une bouffée de son parfum – de la violette, ou peut-être du lilas. Préférant ne pas lui montrer à quel point elle le distrayait, il reposa quelques enveloppes sur le bureau d'un geste vif et fourra le reste dans sa sacoche avant de pivoter sur ses talons.

—Bonne soirée, madame Pender.

Hannah récupéra le courrier délaissé et sourit.

—Bonne soirée, professeur.

Held opina du chef, mit son chapeau et fila vers la porte principale de l'établissement.

Dans la rue, le froid du matin était revenu en prévision de la soirée. Enfonçant un peu plus son chapeau sur sa tête, il

traversa en silence les rues si familières qui le ramenaient chez lui. Après avoir fait ses courses pour le dîner, il tourna dans Staalstraat, où il se retrouva confronté à un brouhaha de voix rageuses. Un jeune couple était en pleine altercation avec un officier allemand. Autour, les gens s'arrêtaient pour les observer tout en s'assurant de garder une certaine distance. Un désespoir absolu pesait dans l'atmosphère, aussi épais que la couverture glaciale qui les entourait. Held observa les visages des gens : on y lisait le choc et l'horreur, mais également la peur, comme si chacun craignait d'être le prochain sur la liste.

Le soldat hurlait quelque chose à propos d'*identiteitsdocumenten*, et la jeune femme se mit à pleurer, lui expliquant d'une voix suppliante qu'elle se rendait chez le médecin et qu'elle avait simplement oublié ses papiers chez elle. Held leur tourna le dos et reprit sa route, la tête basse, regardant volontairement dans la direction opposée alors que la femme se mettait à hurler. Il se convainquit que tout cela serait bientôt fini. Il le fallait. Il accéléra le pas en tournant dans sa rue. Percevant encore l'écho des cris de la jeune Juive, il serra davantage son écharpe sur ses oreilles pour y faire barrage.

Il sortit une clé en gagnant les marches de pierre qui menaient à la porte marron toute simple de sa maison de deux étages. Derrière lui, les bruits de bottes de deux soldats l'encouragèrent à déverrouiller la porte et à entrer au plus vite.

Il posa sa sacoche et son petit sac de courses en tissu, puis appuya sur l'interrupteur, ce qui eut pour effet d'illuminer une vie bien rangée et fonctionnelle, mais dénuée de toute chaleur. Un jeune chat gris déboula dans le couloir pour l'accueillir, poussant des miaulements incessants. Held s'anima alors.

—Salut, Chat. Je t'ai rapporté un petit quelque chose du marché. Comment s'est passée ta journée ? La mienne était intéressante.

Suivant Held jusqu'à la cuisine, Chat le regarda avec avidité mettre des morceaux de poisson dans une gamelle et se préparer une tasse de thé. Puis Held jeta un coup d'œil à l'horloge fixée au mur.

—Il est presque l'heure. Je me demande ce que ça va être, ce soir.

Au-dessus de l'évier de la cuisine, il poussa les lourds volets et ouvrit la fenêtre en grand. Alors, méthodiquement, il entama son petit rituel de fin de journée. D'abord, il disposa une chaise face à la fenêtre, puis il s'assit, ajouta une couverture en laine sur ses genoux et, sa tasse de thé à la main, attendit.

Le chat bondit sur ses genoux. Les derniers rayons chétifs du soleil illuminaient l'obscurité et ruisselaient sur son visage. Soudain, l'événement tant attendu commença. Un magnifique air de piano provenant de la maison d'à côté se mit à flotter à travers la fenêtre.

—Ah, Chopin, informa-t-il Chat tout en caressant son petit corps. Une de ses *Nocturnes*.

Puis il ferma les yeux et prit une profonde inspiration.